

JEAN-BAPTISTE ROBERGE



Les
petits
princes

Belle Feuille

Les petits princes

JEAN-BAPTISTE ROBERGE

Les petits princes

Belle Feuille

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Roberge, Jean-Baptiste, 1994-

Les petits princes

Roman

ISBN imprimé 978-2-924530-00-9

ISBN numérique pdf 978-2-924530-01-6

ISBN numérique ePub 978-2-924530-02-3

I. Titre.

PS8635.O124P47 2014 C843'.6 C2014-942698-4

PS9635.O124P47 2014

Révision et correction : Josyane Doucet

Mise en page : Yvon Beaudin

Infographie des pages couvertures et intérieures : Yvon Beaudin

Photographie de la couverture : Léandre Bouchard (2014), église Saint-Stanislas de Kostka, Montréal

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2014

Bibliothèque et Archives Canada—2014

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2014

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

À tous les petits princes de passage sur cette Terre,
afin qu'ils continuent de croire en la vie.

Prologue

Cher Antoine de Saint-Exupéry,

En 1943, vous avez révélé l'existence d'un personnage devenu aujourd'hui légendaire. À travers vos aquarelles et vos lignes, vous avez permis au monde de connaître un petit bonhomme, très jeune, mais noble. Noble par son insouciance, par son honnêteté et par sa bonté. Cet attachant personnage a conquis le cœur des hommes du monde entier. Heureusement que les enfants existent encore aujourd'hui pour comprendre le message de ce petit bonhomme. Quant à moi, depuis des années, le Petit Prince fait partie de ma vie.

Le Petit Prince nous a fait comprendre que les grandes personnes ne sont que trop souvent des « grandes personnes ». Elles ont oublié la beauté de la vie, celle des mots, celle du cœur. Elles ont oublié l'essentiel.

Je viens d'atteindre la majorité légale, monsieur de Saint-Exupéry. Selon les grandes personnes, je suis officiellement un adulte, officiellement une « grande personne » moi aussi. Le cours de la vie en est peut-être ainsi. Cependant, à mes yeux, jamais je n'en deviendrai une. Certes, je devrai faire semblant d'être comme les autres adultes, soit en parlant de nombres, de statistiques et d'argent, mais au fond de mon cœur, je ne serai qu'un enfant. Ou plutôt, j'aurai la chance de n'être encore qu'un enfant. Vous me trouverez peut-être ambitieux, mais je vous le promets : si le Petit Prince a fait tout ce chemin pour me faire comprendre son message, je

me dois de le suivre. Non seulement de suivre son message, mais de le suivre, lui.

Il y a à peine quelques mois, j'ai découvert le livre de Jean-Pierre Davidts, dans lequel le Petit Prince revient sur Terre. À la fin de ma lecture, je m'étais dit qu'il fallait énormément d'audace pour oser reprendre un succès de la littérature comme *Le Petit Prince*, et qu'il en fallait encore plus pour faire revenir un personnage légendaire comme notre petit bonhomme bien connu. Ainsi, j'ai un peu de difficulté à comprendre comment, quelque temps plus tard, j'en suis à écrire sur lui. J'ai peut-être beaucoup d'audace moi aussi, mais je le fais pour le Petit Prince. Et lui seul m'aurait compris. Et peut-être vous aussi, monsieur de Saint-Exupéry.

Toutefois, je ne pourrai pas faire revenir le Petit Prince sur Terre, car de toute façon, je ne l'ai jamais vu, ce petit bonhomme – et pas plus que son mouton ou sa rose. Néanmoins, je suis convaincu que le Petit Prince n'est pas qu'un simple personnage littéraire. Monsieur de Saint-Exupéry, je désire vous dire que je vous crois, moi : le Petit Prince a existé, et j'en suis certain. Comment ? La simplicité de vos lignes et leur authenticité me prouvent cette vérité. Il est parti, il a voyagé, il est tombé ici et il y est retourné. Je le sais. Le Petit Prince est un petit garçon, un vrai.

Et il existe encore. Ou plutôt, il et ils existent encore. Je vous ai dit que je n'avais jamais vu le Petit Prince. Cependant, il y en a d'autres, il y a de nombreux petits princes qui nous entourent. Ces enfants ont eux aussi leur mouton, leur fleur, leur planète. Je pense entre autres aux enfants poètes, aux enfants rêveurs, aux enfants au cœur d'or. Aux enfants

chanteurs. Aux enfants prodiges. Ils sont un témoignage, une continuation du passage du Petit Prince sur Terre. Pour moi, tous les enfants du monde peuvent être des petits princes – à leur façon, bien évidemment. Qui plus est, il y a toutes ces formidables grandes personnes qui ont un cœur tel celui du Petit Prince. Je ne suis peut-être pas une vraie « grande personne », mais ce dont je suis certain, c'est que j'ai une partie du Petit Prince en moi. Et j'en suis très fier.

Justement, au travers de ce livre, j'ai décidé de partager avec tous ceux et toutes celles qui le voudront bien l'histoire d'un petit prince. Son histoire est parfois douce et heureuse, mais parfois cruellement triste. Mais avant tout, c'est son message qui importe. Si le message de ce petit bonhomme est si puissant, c'est qu'il a un cœur pur. Je vous présente donc le grand périple d'Emmanuel, un de ces petits princes qui deviennent pour nous des symboles d'espoir.

L'un des vôtres,

Jean-Baptiste Roberge

D'une mère.

Devant et toutes ces difficultés, et tous ces problèmes, et toutes ces intempéries, et tous ces doutes, et aussi toutes ces peurs, la vie nous surprend parfois. La routine qui s'installe, ou les secrets qui grandissent, ou les émotions qui se cachent; on se rend malheureusement compte que l'on oublie souvent ce qui est pourtant le plus important. Et surtout, on oublie de se le dire. Comme c'est triste ! J'aimerais pouvoir parler, pouvoir écouter. Pouvoir te parler, pouvoir t'écouter. Et l'âge, et l'opinion, et la gêne : tout est barrière aux vrais dialogues. J'aimerais pouvoir être ta confidente, ton amie, pour pouvoir comprendre tes pensées les plus profondes. Car tu es un garçon exceptionnel, et les exceptions sont toujours les préférées.

Chapitre I

J'exécutais au piano une montée difficile. Les sons s'enchaînaient à une vitesse plus rapide que les notes. Bien entendu, mes doigts ne suivaient que plus ou moins la mélodie que je voulais qu'ils jouent. Mais ce n'était pas grave : je jouais pour moi. Que pour moi.

Du haut de mes douze ans, le terriblement vieux piano sur lequel je jouais tous les dimanches matin me semblait gigantesque. Mes pieds ne touchaient que de justesse les trois pédales usées. Tout de même, j'avais appris à connaître chaque nuance que permettait cet instrument. Instrument qui était presque à moi. En vérité, je doutais qu'une autre personne ne l'utilisât, tant il était caché. En effet, il trônait dans la pénombre de l'entrepôt qui se trouvait tout juste sous la grandiose chapelle du Saint-Sacrement. On accédait à cet endroit miteux par la sacristie de la basilique, là où les prêtres et les enfants de chœur se préparaient avant les messes. Heureusement que la dame en étant responsable m'aimait bien : c'était elle qui me permettait gentiment de descendre dans les entrailles de l'Oratoire.

Certains pouvaient trouver étrange que je passe mes dimanches matin dans les sous-sols d'un sanctuaire. En fait, j'avais affaire à l'Oratoire toutes les semaines : j'étais choriste dans la prestigieuse chorale des Petits Chanteurs du Mont-Royal, et ce, depuis déjà presque cinq ans. J'avais cette merveilleuse chance de faire partie d'un groupe de jeunes garçons qui chantaient de leurs voix pures des œuvres qui, par

les miracles de la musique, frappaient l'imaginaire des gens. J'avais l'impression de prendre part à une tradition ancienne de plusieurs siècles. Aussi, on me disait souvent que, d'une certaine manière, je façonnais avec les autres petits chanteurs le visage montréalais et celui de la culture québécoise. Bref, c'était une très grande fierté pour moi.

En fait, j'arrivais à l'Oratoire bien avant le début de la répétition de la chorale en vue de sa prestation lors de la messe solennelle de onze heures. J'en profitais pour m'exalter un peu sur ce vieux piano. Aujourd'hui, toutefois, mes rêveries me firent oublier le temps. Je ne m'en rendis compte que lorsque le puissant son de l'orgue de la basilique me fit sursauter. L'orgue Beckerath – qui était joué par mon frère Frédéric, l'organiste titulaire – ne devait commencer à jouer qu'un quart d'heure avant la célébration. Cela voulait dire que j'avais complètement oublié la répétition ! J'arrêtai de jouer d'un coup sec, fermai brusquement le couvercle du piano et me dirigeai en toute hâte vers les escaliers de pierre qui menaient à la sacristie.

Une fois de retour dans la basilique, j'aperçus les autres petits chanteurs qui, déjà en procession, recevraient bientôt les dernières instructions de l'inébranlable directeur musical. Je me précipitai vers le narthex, le hall d'entrée de l'église, où ils étaient encore lorsque je vis Monsieur qui, jetant un coup d'œil à l'intérieur de l'église, m'aperçut à son tour. Il ne semblait pas particulièrement fier de moi, mais je me réjouis en voyant qu'il tenait entre ses mains mon aube pliée, mon cingulon et ma croix de bois : l'inébranlable avait pensé à moi !

Je pris mon aube, balbutiai des excuses plus ou moins valables, et l'enfilai. Je n'eus que le temps de prendre place dans les rangs que nous étions déjà arrivés à l'avant de l'église et que Monsieur s'apprêtait à prononcer son discours. Fidèle à son habitude, il nous fit comprendre qu'il n'exigeait de nous rien d'autre que la perfection.

Les minutes passèrent et on nous prépara à la procession. Le maître de cérémonie nous salua d'un respectueux signe de tête, puis nous plaça en deux rangées parfaitement droites. Les prêtres et servants s'ajoutèrent à notre procession, et la messe débuta. Alors que nous suivions la lourde croix de bois, le silence retentissait dans la grande basilique, l'orgue ne jouant pas pour l'entrée. Puis, au moment où notre cher directeur décida de commencer, les petits chanteurs les plus âgés se mirent à chanter. Nous les rejoignîmes dans les bancs de bois du sanctuaire et continuâmes avec eux ce chant en latin.

Tout au long de la messe, je ressentis le même sentiment qui m'envahissait lors de toutes les messes et de tous les concerts auxquels nous participions : je croyais faire partie d'une cohorte d'anges dont les voix douces mais claires et délicieusement impeccables montaient vers le ciel. Les petits chanteurs étaient ma famille et chanter avec eux était pour moi un heureux plaisir de la vie.

Toutefois, au sanctus, alors que la première note était exceptionnellement haut perchée, j'éprouvai un malaise. Ma tête se mit à tourner sans raison. Heureusement, tout redevint normal quelques secondes plus tard. Je ne m'attardai pas plus longtemps sur cet événement banal.

Ainsi, je poursuivis la messe comme si de rien n'était. En d'autres mots, je continuai de chanter la gloire du monde.

D'un père.

Lorsque t'étais petit, tu m'as souvent dit que j'étais l'homme le plus fort au monde. Ce que tu savais pas, c'est que, lorsqu'on devient papa, tous nos espoirs et tous nos rêves vont au petit être qui prend vie. Tous mes souhaits sont dirigés vers toi. J'n'espère que le meilleur pour toi. T'as l'ambition d'un grand du monde : t'as le génie d'un poète, la détermination d'un guerrier, l'imagination d'un auteur, le sérieux d'un savant, la curiosité d'un découvreur, la logique d'un prodige et le cœur d'un homme. Avec toi, mes rêves les plus fous semblent possibles. Continue de me faire rêver, pour l'éternité et plus encore. À ton tour, tu vas devenir un jour l'homme le plus fort au monde.

Chapitre II

Ce dimanche-là, je pris le temps de dîner à l'Oratoire avec mes deux meilleurs amis, Jérémie et Dominique. Le premier était un petit chanteur qui me connaissait depuis que nous étions au berceau. Jérémie était en effet quasiment mon frère. Il me connaissait parfaitement : jamais rien ne lui échappait. Quant au deuxième, Dominique, c'était un élève du Collège Notre-Dame qui avait été complètement conquis par le charme de la chorale : il essayait, tant que possible, d'assister à toutes nos messes chantées et à tous nos concerts. Il essaierait même de venir nous écouter lors de notre prochaine tournée à l'étranger. Jérémie, Dominique et moi formions un trio inséparable. Il n'était donc pas surprenant que nous ayons décidé de dîner à la cafétéria de l'Oratoire, la Sainte-Fringale, avant de retourner dans nos familles respectives.

Au moment de me lever pour vider mon cabaret, je fis sûrement un mouvement brusque, car ma tête se remit à tourner sans raison. Ces étourdissements étaient presque violents : je dus me rasseoir immédiatement. Heureusement, ils ne durèrent, encore une fois, qu'un court instant. Mes deux amis se moquèrent un peu de moi et attribuèrent mon malaise au fait qu'une jeune touriste européenne m'avait prétendument souri quelques secondes plus tôt. Je n'en fis pas un plat.

En retombant sur ma chaise, j'avais fait basculer le sac à dos de Dominique. Un livre avait glissé sur le sol. Je le ramassai et l'examinai. C'était un vieux livre dont plusieurs

pages n'étaient plus collées à la reliure. C'était néanmoins un livre éternel, à ce que j'avais entendu dire : le grand classique de l'imaginaire Antoine, *Le Petit Prince*. J'avais toujours voulu lire ce livre-là. L'occasion ne s'étant jamais présentée, j'en parlai à Dominique et à Jérémie, qui avaient tous les deux fait la connaissance du Petit Prince à travers les lignes de cet auteur français. Dominique m'offrit prestement de me prêter son livre. Je lui demandai pourquoi il tenait tant à ce que je le lise. Il me répondit par un clin d'œil et par un « tu comprendras » énigmatique. Je fourrai le livre dans mon propre sac à dos, bien décidé à le lire dès que j'en aurais le temps.

Après le dîner, nous quittâmes l'Oratoire pour rejoindre la maman de Jérémie qui nous attendait dans sa voiture stationnée au Collège Notre-Dame. C'était elle qui devait nous reconduire, Dominique et moi, au Plateau Mont-Royal, là où nous habitions tous les deux.

Ainsi était ma vie : j'étais un jeune garçon de douze ans comme les autres, mais j'étais, je crois, musicalement accompli. Ma participation dans les Petits Chanteurs du Mont-Royal et ma vie musicale mais clandestine au piano faisaient partie intégrante de moi. C'était par tout cela que je m'épanouissais.

D'un frère.

Tu me fais bien rire. Les gens disent souvent que tu es ma réplique miniature. J'aime que ce soit à la fois drôlement vrai et bêtement faux. Sur plusieurs points, tu me ressembles : tu es un amoureux de la musique, tu as le sourire facile et tu as hérité du même optimisme qui m'habite. Aussi, on a apparemment les mêmes yeux. Tu es toutefois bien unique : tu es un passionné en tout. Une passion brûle en toi pour tout ce que tu entreprends. C'est ça qui m'impressionne tant chez toi. C'est vrai, on se chamaille souvent, on s'entend rarement et on se critique un peu trop sévèrement. Toutefois, un frère, c'est un ami qui nous a été donné. Et un petit frère, c'est un ami qui nous a été confié. J'ai rarement l'occasion de te le faire comprendre, mais je t'apprécie beaucoup, petit frère.

Chapitre III

La même semaine, alors que j'étais à l'école, ma mère me rendit visite. Je marchais d'un pas rapide vers mon casier, au rez-de-chaussée du collège, lorsque je l'aperçus qui bavardait avec une secrétaire dans le couloir principal. Je lui demandai alors la raison de sa visite : elle était venue me chercher pour m'emmener chez notre médecin de famille qui m'avait convoqué à un rendez-vous de dernière minute.

– Sûrement concernant tes allergies, me confia-t-elle.

C'est ainsi que je dus manquer mes cours de l'après-midi afin de me rendre à l'hôpital. Mon docteur me reçut dans son cabinet, au départ seul, puis avec ma mère. Il voulait effectuer des tests afin de vérifier mon état de santé. Il semblait préoccupé. Cela n'était toutefois pas très surprenant : tous les médecins avaient toujours l'air préoccupés. C'est ainsi que je passai l'après-midi dans différentes salles à me faire examiner, ausculter, radiographier. Pendant ces tests, je remarquai que ma mère parlait longuement avec le médecin. Cela ne m'inquiétait pas vraiment : j'avais souvent passé beaucoup de temps à l'hôpital concernant mes multiples allergies orales, et mes parents avaient souvent eu affaire à notre médecin pour cela. En fait, la seule chose qui me préoccupait vraiment, c'était que tous ces tests me faisaient manquer mon cours de musique – j'apprenais également le trombone –, mon cours préféré au collège.

Tout cela se passa très bien et je fus de retour à la maison pour l'heure du souper. C'était justement mon père qui l'avait

préparé : son spaghetti délicieux me mit l'eau à la bouche dès mon arrivée ! Je passai cette soirée-là à étudier pour mon examen de sciences qui aurait lieu le lendemain matin. La photosynthèse ne me passionnait pas particulièrement, mais j'y mis tout de même efforts et concentration en me disant qu'il valait mieux réussir fièrement ce que j'aimais moins qu'échouer gauchement ce qui me tenait à cœur.

Le lendemain, après une demi-heure de mon examen – qui, finalement, ne s'avérait pas si difficile que cela –, mon frère Frédéric cogna à la porte de ma classe. Je fus très surpris de le voir là : c'était très inhabituel de recevoir de la visite pendant les heures de cours... Ce qui me surprit encore plus, c'était qu'il avait l'air d'avoir couru et de s'être fait du mauvais sang. Il parla quelques instants à mon enseignant qui vint ensuite me voir, me demandant de ramasser mes choses afin de rejoindre mon frère.

Je n'en compris pas la raison tout de suite, mais je m'exécutai. Je lui remis ma copie d'examen non complétée, mis mes articles dans mon sac à dos et me levai pour quitter la salle de classe. Alors que je marchais vers la porte, Dominique, qui était dans le même cours de sciences que moi, m'adressa un regard interrogatif sur la cause de mon départ. Je lui répondis par un regard tout aussi interrogatif : je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait.

Mon frère me guida rapidement hors du collège, sans me dire un mot. Une fois que nous fûmes sortis, Frédéric m'informa que le docteur avait appelé notre mère et avait demandé que je me rende à l'hôpital dès que possible. Mes parents devraient nous rejoindre là-bas et c'était Frédéric qui

devrait m'y conduire. J'essayai d'avoir plus d'informations, mais c'était tout ce que mon frère savait.

Au moment où j'embarquai dans la petite voiture de Frédéric, ma tête se remit à tourner pour une troisième fois cette semaine. Toutefois, la douleur se fit beaucoup plus intense que les fois précédentes. C'est à ce moment que je commençai à avoir peur. Pourquoi le docteur était-il si préoccupé concernant mon cas ? Pourquoi tous ces étourdissements étranges et répétitifs ?

Sans trop savoir pourquoi, je sortis le livre *Le Petit Prince*, qui était resté dans mon sac depuis dimanche dernier. Pendant le voyage, qui ne fut pas très long puisque l'hôpital était non loin du collègue, j'en lus la dédicace. Elle me fit sourire.

D'un médecin

Lorsque la vie nous échappe dans toute sa complexité et ses symptômes, l'ultime compromis que l'on peut faire est d'être honnête envers nous-mêmes, professionnels. Et envers les autres. Être transparent et vrai. Il vaut mieux parler sans détour, sans artifices et sans bagatelles. Ce que l'on a dire est parfois dur et cru, mais il vaut mieux le faire entendre que le cacher maladroitement pour remettre à plus tard cette même douleur. Déjà, je prends la peine de m'excuser, mais j'agis avec la conviction d'être sincère. Et j'agis surtout dans le respect total et avec une bienveillante douceur.

Chapitre IV

Mon monde bascula.

À mon arrivée à l'hôpital, je constatai qu'on m'attendait déjà. Mon médecin et une infirmière étaient en train de discuter, tous deux accoudés sur un comptoir de la réception. Lorsque j'arrivai, ils se turent. Lui, il s'avança vers moi et me serra la main tout bonnement, comme s'il me félicitait. Toutefois, son expression redevint très rapidement sérieuse. Elle, elle me souhaita la bienvenue à l'hôpital d'un ton officiel.

Je trouvais la situation assez étrange. Il faisait chaud et humide cette journée-là, et ma tête menaçait de tourner une nouvelle fois. Je tentai de sourire à cet homme, mais je n'y arrivais pas. La situation était trop étrange et incompréhensible. Que se passait-il ? Pourquoi m'avoir fait venir aujourd'hui ? Pourquoi avoir envoyé mon frère me chercher au collège alors que j'étais occupé à décrire la chlorophylle et ses propriétés sur ma copie d'examen ?

Un long silence suivit, lors duquel mon médecin me regardait attentivement, comme s'il essayait de déchiffrer mes émotions. C'est alors qu'arrivèrent mes parents. Mon père tenait dans sa main gauche une valise. Ma mère me dit, tout simplement :

– Ça va aller, chéri.

À ce moment, je me tournai vers mon médecin et j'exigeai d'une voix plutôt assurée :

– Expliquez-moi immédiatement ce qui se passe.

L'infirmière prit mon épaule et m'entraîna dans un long couloir, puis elle me poussa dans une salle. Tous les autres, soit mon médecin, mes parents et mon frère, nous suivaient. J'entrai dans cette salle. Il y avait plusieurs canapés. Je m'assis sur l'un d'eux, attendant des explications.

Je fus le seul à m'asseoir. Les autres restèrent debout, devant moi. Ma mère se cramponnait à mon père. Apparemment, Frédéric et moi étions les seuls à ne pas savoir ce qui se passait. Aussi, les nouvelles n'étaient apparemment pas très joyeuses.

Après un long instant qui me parut interminable, mon médecin se décida à parler :

– Emmanuel, dans quelques instants, ton infirmière te conduira dans la chambre 612. Tu es désormais un résident permanent de l'hôpital. En effet, depuis plus d'un an, j'observe chez toi certains symptômes qui me paraissaient anormaux. Il s'avère que ces symptômes n'ont rien d'anodin. C'est pourquoi j'ai voulu te rencontrer hier pour te faire passer plusieurs tests. Les responsables des laboratoires m'ont parlé ce matin. J'ai bien peur d'avoir à t'annoncer que la situation est sans issue, Emmanuel.

J'arrêtai de respirer quelques instants. Il reprit :

– Il est extrêmement ardu pour moi de t'annoncer ce que je m'apprête à te dire, et spécialement d'en faire le pronostic. Pardonne-moi d'être celui qui doit le faire. Il le faut néanmoins. Un cancer du cerveau se développe depuis très longtemps dans l'une des circonvolutions de ton hémisphère gauche. Depuis trop longtemps,

devrais-je dire. On m'a informé qu'aucun traitement, pas même la chimiothérapie, ne permettrait de régler ce problème dans des délais suffisants, d'autant plus que la tumeur a désormais métastasé radicalement. La chirurgie est également impensable. Je suis désolé de t'apprendre ça. Ce sont tes maux de tête qui m'ont fait réaliser l'urgence de la situation... Et plus particulièrement les deux crises d'absence épileptique que tu as vécues à ton insu au cours des derniers mois et dont tes parents m'avaient informé. Malheureusement, le cancer qui s'est développé en toi est foudroyant.

Mon docteur prit une pause, puis conclut :

– J'ai pris la décision de suivre l'ultime compromis qu'il me reste. Mon cher Emmanuel, tu as deux semaines, trois tout au plus. Je suis sincèrement désolé.

Dans un délire de destruction, je fermai les yeux, bouillant.

Effectivement, mon monde bascula.

D'un ami.

Choc. Dénî. Colère. Tristesse. Résignation. Acceptation. Reconstruction. Avec une lenteur fantomatique, j'ai ouvert la bouche, j'ai dit « non », j'ai rougi, puis j'ai pleuré. Doucement et profondément. Où est l'erreur ? Où est le temps ? Où est la vie ? La situation me surpasse. Je regarde dehors : le monde est toujours là. Toujours radiant. Toujours aussi insouciant. Le ciel, dans tout son sarcasme, est encore bleu. Alors que pour moi, tout devient gris. Voire noir. Et rouge. C'est tout simplement impossible. Je devrais être celui qui fait ses jérémiades; aujourd'hui, je croise plutôt les bras, comme un Thomas qui n'accepte pas. Et pourtant, je dois me relever. Je dois aller voir. Non pas pour vérifier, mais pour accepter. Pour grandir et faire grandir. Pour comprendre. Mais surtout pour être là, présent.

Chapitre V

Tout se bousculait dans ma tête. Mes pensées étaient désordonnées. Mes souvenirs de ces événements le seraient tout autant. Du haut de mes douze ans, cette nouvelle était dévastatrice pour moi. En fait, peu importe l'âge, une nouvelle comme celle-ci est sûrement toujours suffisamment dévastatrice.

Mes parents restèrent plusieurs heures avec moi pour parler de tout cela. J'étais dans un état étrange. J'avais l'impression d'être écrasé par la vie. Au lieu de m'inquiéter pour moi-même, je m'inquiétais pour tous les détails que cette nouvelle affecterait. J'en pleurai. Ma mère pleurait beaucoup aussi. Mon père, quant à lui, nous consolait du mieux qu'il le pouvait.

Par la suite, tout le monde dut partir. Mes parents me laissaient me reposer quelque temps. Je me retrouvai donc seul. C'était à ce moment que je me rendis compte de l'absurdité de la situation. Il y avait à peine quelques heures, j'étais encore en parfaite santé. Puis, un hurluberlu et son équipe me racontaient que j'étais mourant. Et voilà que j'étais confiné dans une chambrette d'hôpital, trop colorée et trop gaie pour le drame que je vivais. L'absurde, dans tout cela, c'était que je me sentais encore en parfaite santé !

Et voilà qu'au moment où j'arrivais à cette conclusion, une nouvelle attaque crânienne quelque peu assommante survint. La douleur et les étourdissements m'obligèrent à contracter

tous les muscles de mon corps. Je me sentis tomber en arrière. C'était comme si le lit s'était subtilisé sous moi.

Je perdis connaissance. À mon réveil, tout était sombre. Plusieurs heures devaient s'être écoulées depuis mes derniers maux de tête. Je me sentais extrêmement faible. Je prenais peu à peu conscience de mon véritable état. Oui, j'étais malade. Cela pouvait très certainement expliquer ma fatigue des derniers jours, mes performances de moins en moins bonnes au piano depuis quelque temps et les notes élevées que j'atteignais plus difficilement lors des répétitions de chorale. Mon corps était-il vraiment en train de dégénérer ? Il était vraiment malheureux qu'à douze ans un petit garçon doive se poser une telle question...

J'avais tout simplement l'impression d'étouffer, d'être écrasé. J'étais terrassé par les émotions crues qui m'affligeaient. Tout mon corps se mit à trembler lentement. L'espace d'un moment, je me battis avec les draps qui me recouvraient. J'avais besoin de trouver une consolation quelconque dans le courroux de mon esprit, si mince puisse-t-elle être. Déchaîné, je m'épuisai. Et voilà : j'étais toujours là, tel un oublié qui pourrissait fatalement.

J'ouvris alors complètement les yeux et m'agitai encore dans mon lit. J'observais le plafond lorsque j'entendis quelqu'un me chanter cette chanson du joyeux Michel :

- Où que tu ailles je vais avec toi.
- Quel que soit le chemin, je te suis pas-à-pas.
- Et s'il m'arrivait alors de tomber
- C'est toi qui me relèverais.

Comme un soleil, comme une éclaircie
Comme une fleur que l'on cueille entre les orties
Elle doit venir, comme vient le beau temps.
Elle doit venir, comme vient le printemps.

Je n'eus aucun mal à reconnaître cette voix. C'était mon ami Jérémie qui était venu me voir et me chanter, de sa voix douce, cette chanson. Je pleurais. Je me suis alors assis dans mon lit. Dans la pénombre, je le vis. Il pleurait également. C'était une promesse inestimable qu'il venait de me faire. Il me promettait de rester à mes côtés pendant ces moments difficiles que je vivais et que je vivrais dans les prochains jours.

Je connaissais Jérémie depuis très longtemps. Je lui répondis en ne faisant que l'esquisse d'un sourire. C'était suffisant pour lui. Je sus qu'il comprit que je lui étais éternellement reconnaissant.

Quelques minutes plus tard, la mère de Jérémie entra. Elle m'apportait des fleurs. Son fils et elle me quittèrent peu après. J'étais à nouveau seul. Seul dans ce vaste monde d'incertitudes et d'injustices. Et je m'endormis.

Je fis un rêve étrange. Devant moi s'étendait la nef à trois vaisseaux de la basilique dans laquelle j'avais si souvent chanté. L'église était bondée. Toutes les chaises et tous les bancs de bois étaient occupés. Cela signifiait qu'il y avait au moins deux mille personnes qui étaient présentes. Toutefois, ces gens semblaient navrés. Ils semblaient dévastés. Tous étaient en silence, attendant. L'orgue fit ses premières notes. Je reconnus le classique de George-Frédéric. C'est alors que mes yeux s'emplirent de larmes. Le monde des larmes est si méconnu, mais si juste et vrai.

Je me réveillai. C'était le rêve le plus triste que j'avais fait de toute ma jeune vie. Et pourtant, je ne comprenais pas tout à fait pourquoi.

Comment était-ce possible ? Moi, un petit garçon toujours souriant, plein d'entrain, continuellement en train d'espérer et de rêver. Un garçon de douze ans qui s'épanouissait par le chant et la musique. Un enfant qui savait s'émerveiller par les beautés de la vie. Comment était-il possible que mon existence devienne si triste et cruelle ?

Le soleil éclairait déjà ma chambre. C'était le matin. À cet instant, j'aurais aimé m'étendre dans un champ de blé et sourire à la vie. J'étais toutefois étendu dans un lit d'hôpital, attendant que la mort me retrouve.

D' une mère .

Et douleur et pleurs. Comme la vie peut être cruelle ! Je me rappelle de toi lorsque tu étais petit : tu aimais courir partout et faire des blagues à quiconque était sur ton chemin. Puis, tu t'es lancé dans la peinture, le bricolage et le dessin. Et petit à petit, c'est la musique qui t'a intéressé. Je me rappelle la première fois où nous t'avons entendu chanter : tu étais gêné de le faire devant toutes les grandes personnes que nous étions. Et aujourd'hui, bien que la gêne t'ait sans aucun doute quitté, tu trembles encore avant un concert, et fébrile et inquiet quant à ta performance. Ton perpétuel désir de perfection... Je ne peux même pas exprimer à quel point la tristesse de ta maladie m'ébranle. Quel épouvantable spectacle pour une mère que de voir son fils étendu dans un lit d'hôpital, attendant que son destin final se réalise ! Je ne peux que m'attrister en concluant que la vie n'est pas parfaite comme on désirerait tant qu'elle le soit.

Chapitre VI

Mes parents venaient tous les jours. Ils assuraient une présence presque constante à mon chevet. Mes chers parents... Ils étaient des piliers dans ma vie. Leur sourire, leurs paroles et leur amour me donnaient du courage.

Ma mère chantait constamment pour moi. Quoi de plus doux et de plus sincère que le chant d'une mère à son fils.

Mon père, quant à lui, me racontait des histoires de héros et de prodiges. Son prodige favori – celui dont il aimait bien me narrer l'histoire – n'était nul autre que ce cher Wolfgang Amadeus. Cet après-midi, il me racontait comment le petit Amadeus avait gravi les plus hautes marches à un âge extrêmement jeune. Son talent époustouflant avait conquis les femmes et les hommes les plus influents de son époque.

J'aurais aimé être comme Amadeus. J'aurais voulu être un enfant prodige. Ou peut-être l'étais-je un peu, prodige... À cela, mon père me répondit, d'un ton plein d'humanité authentique :

– Ce qui est certain, c'est que t'es lumineux.

J'aurais voulu être...

Les paroles d'une chanson de Claude me vinrent en tête. Justement, cette tête qui tournait de plus en plus souvent. Je constatais que mes étourdissements étaient presque continuels. Ma vue s'embrouillait même parfois. J'essayais toutefois de garder le sourire.

D'un père.

J'ai peur de te décevoir, mon petit gars : c'est pas moi l'homme le plus fort au monde. Pour qu'un père pleure devant son enfant, il faut vraiment que sa tristesse soit grande. Excuse-moi d'être aussi vulnérable. Excuse-moi de pas toujours savoir quoi te dire. Je manque de mots. Mes longues heures passées en silence à ton chevet me rappellent à quel point j'ai besoin de toi. Où tu t'en vas ? J'ai besoin que tu restes ici, avec moi. J'ai besoin de t'avoir à côté de moi. J'ai pas eu le temps de te montrer comment bûcher du bois. J'ai pas eu le temps d'aller à la pêche avec toi. J'ai pas eu le temps de pouvoir oublier mes cheveux blancs en riant, tous les deux assis sur le bord de la galerie lors d'une chaude journée d'été en regardant tes enfants s'amuser dans la pelouse.

Chapitre VII

Un matin où j'étais seul, un oncologue que je ne connaissais pas vint me rencontrer.

Petit homme à lunettes, ce médecin spécialiste semblait être une personne extrêmement pointilleuse et exigeante envers elle-même et envers les autres. Son regard semblait machinal : il n'arrêtait jamais de changer de direction, comme si l'oncologue ne voulait rien manquer du milieu qui l'entourait.

Il s'approcha de moi, et ce, sans jamais me regarder dans les yeux.

- Emmanuel. Douze ans. Atteint d'un cancer du cerveau. C'est bien toi ? me demanda-t-il en regardant mes pieds.
- Je suis ici, répondis-je doucement en essayant d'entraîner son regard vers mon visage.
- Sur une échelle de « un » à « dix », quel est ton niveau de douleur à l'instant ?
- « Un » étant le moins douloureux et « dix » étant le plus douloureux, c'est bien cela ? me risquai-je.

Mon interlocuteur griffonna sur son calepin, sans avoir prêté la moindre attention à ma réponse – ou plutôt à mon incompréhension. Je commençais à le trouver plutôt désagréable.

- Tu es prêt à affronter la mort ? me demanda-t-il d'un ton tellement désinvolte que j'en restai complètement bouche bée.

– Je... je... quoi ?

Il venait de me dire cela de la même façon qu’il aurait récité un texte appris par cœur. Je ne me sentais pas bien. J’étais mal à l’aise. Je pensai appeler mon infirmière, mais le médecin se remit à parler.

– Laisse-moi examiner ton visage... Tu sembles fatigué. Tes yeux sont humides... constata-t-il d’un air pensif.

Il regardait effectivement mes yeux. Mais il ne plongeait pas son regard dans le mien. Il semblait regarder au-delà de mes yeux.

– Anormalement humides, oui, ajouta-t-il finalement en griffonnant dans son calepin.

– C’est que je suis bien en vie, dis-je précipitamment, sans avoir réfléchi.

Le médecin se redressa d’un coup. Il prit une grande respiration, visiblement bouleversé. Puis, son regard retomba sur moi. Il me regardait vraiment pour la première fois.

– C’est que je suis bien en vie, répétais-je avec plus de certitude dans la voix.

– Tu... Vous... balbutia-t-il.

C’était à son tour d’être bouche bée. Il venait de réaliser beaucoup de choses, je crois.

Quant à moi, je me sentais héroïque d’avoir eu le courage de lui répondre cela. Je sentis alors que je me devais de lui prouver que j’étais vraiment en vie. Je sentis que je me devais de revendiquer ma vie. Bien qu’elle soit fragile, ma vie valait la peine d’être créée sur tous les toits du monde.

– Si mes yeux sont si humides, c’est qu’ils pétillent de vie. Ils brillent. Ils scintillent. C’est dans le regard des gens que se cache toute leur complexité. C’est derrière leur regard que s’éveille leur imaginaire.

L’oncologue, visiblement touché, s’assit aussitôt à côté de moi.

– Si mes yeux sont humides, c’est qu’ils sont des étincelles de vie, conclus-je.

J’étais à bout de force. Je venais de révéler de profondes pensées que je n’aurais jamais cru pouvoir former dans mon jeune esprit.

Mon visiteur me regarda à nouveau. Je devinais plusieurs choses dans son propre regard. Plusieurs sentiments qui apparaissaient sur son visage pour la première fois : de la sensibilité, de la compassion, mais également de la reconnaissance. Ses yeux s’emplirent soudain de larmes.

– Docteur, vos yeux deviennent humides, eux aussi, lui fis-je remarquer.

– C’est que tu m’as fait réaliser quelque chose d’important, petit bonhomme. Je suis en vie, moi aussi.

Ses yeux semblèrent ajouter un « merci » silencieux. Le docteur se leva précipitamment et il sortit de ma chambre. Une embarrassante larme venait de couler sur sa joue

D'un frère.

Désolé, Emmanuel. Ma douleur frôle la démesure et je n'ai pas l'héroïsme qu'il me faudrait pour aller te voir. Lorsque ton médecin nous a appris la nouvelle, j'ai immédiatement quitté l'hôpital, trop ébranlé pour me tenir debout. Je veux seulement que tu saches que je t'aime par-dessus tout, mais mon cœur n'est pas assez solide pour venir te le dire en personne. Je t'en conjure : pardonne-moi.

Chapitre VIII

Le dimanche suivant, une atmosphère étrange régnait parmi les petits chanteurs : l'un des leurs manquait, et son absence se faisait remarquer. Atmosphère étrange, oui, mais spécialement silencieuse, voire pénible. C'était sans grand enthousiasme que les garçons livrèrent leur voix juste et mélodieuse. La voix y était, certes, mais pas le cœur.

À l'étage où les petits chanteurs répétaient se trouvait une précieuse boîte devant laquelle les visiteurs du sanctuaire aimaient bien s'arrêter et se recueillir. Elle contenait une relique du mythique fondateur de l'Oratoire : on avait décidé d'y préserver son cœur après sa mort, renouant ainsi avec d'anciennes traditions européennes.

S'attardant après la messe solennelle, Jérémie et Dominique s'étaient assis un instant devant le fameux cœur. Ils l'observaient sans attention au travers de la vitre protectrice et de son lourd grillage. Ils pensaient bien évidemment à d'autres choses. Les deux garçons méditaient en silence, sans aucun embarras. En effet, ils avaient tous les deux besoin de réfléchir, de se poser des questions, de se calmer. Ils avaient besoin d'être ensemble un instant afin de mieux comprendre.

La vie est stupide, se disait Dominique. Qu'un garçon de douze ans se fasse arracher la vie est complètement injuste, immoral, incompréhensible, malhonnête et dégoûtant. Le monde n'était pourtant pas si cruel que cela, en général. Il lui arrivait de nous lancer quelques embûches, de nous obliger à surmonter quelques obstacles, mais ce qui arrivait

à Emmanuel était douloureusement dégueulasse. Partout où j'irais au cours de ma vie, Emmanuel aurait dû être là. Il aurait mérité de connaître le monde un peu plus longtemps, afin de voir toutes ses merveilles et de connaître toutes ses espérances. Il aurait mérité de se promener en gondole à Venise, de gravir les Andes pour admirer le Machu Picchu, de vivre l'atmosphère des marchés de Tunis, de marcher sur les pas de Bach à Leipzig, de se balader sur la grande muraille de Chine, d'observer les marsupiaux d'Australie et de jouer sur les grandes orgues de Notre-Dame de Paris. Il aurait mérité de chanter sur les plus grandes scènes du monde. De se faire applaudir. De se faire admirer. De se faire aimer. Un peu plus longtemps, au moins. Cette maladie était ignoble. Si Emmanuel avait une chose qu'il ne méritait pas, c'était bien cet horrible cancer qui le tuait. Mais après tout, dans notre ère de technologies et d'avancées scientifiques, il existait de nombreux moyens pour vaincre les cancers. Tout n'était peut-être pas perdu. Emmanuel avait la force d'un combattant. Il pourrait aller jusqu'au bout et s'en sortir. Il fallait se battre. Il fallait qu'il se relève et qu'il vive sa vie. Il faudrait aller voir ses docteurs, leur faire pression. Il faudrait éplucher les bouquins d'oncologie. Il faudrait lui faire suivre des régimes. Il faudrait le soutenir. Il faudrait qu'il s'en sorte.

Suite à toutes ces réflexions, Dominique demanda à Jérémie :

- Il s'en sortira, n'est-ce pas ?
- La vie est sans limites, débuta calmement Jérémie. Tout lui est possible. On peut l'imaginer florissante, rayonnante et épanouissante. On peut aussi faire semblant de vivre dans un conte de fées où une bonne marraine

nous délivre de tous les maux. On peut espérer délivrer des princesses, combattre des dragons et recevoir de grands honneurs. On peut similairement fermer les yeux et sourire alors que d'autres tombent autour de nous. La mort nous rappelle toutefois qu'il faut être réaliste. Non, Dominique, je ne pense pas qu'il s'en sortira.

Je ne répondais peut-être pas de la meilleure manière à Dominique, pensait Jérémie. J'étais dur et, ce faisant, je n'allégeais pas la cruauté qui planait au-dessus de la situation. En fait, c'était que j'étais parfaitement conscient de cette situation. Le médecin d'Emmanuel ne lui aurait pas donné d'espérance de vie s'il n'était pas conscient que rien d'autre, désormais, ne pouvait être fait. Il avait été sérieux. Je me devais donc moi aussi d'être sérieux quant à la suite des choses. J'avais par contre peur. Extrêmement peur. Je savais que les prochains jours ne seraient pas nécessairement heureux. Ce que la mort me rappelait, c'était que nous étions faits pour la vie. Au lieu de penser à la condition physique de notre ami, comme le faisait Dominique, je m'inquiétais plutôt de ses pensées. Comment vivrait-il ses derniers moments ? Où puiserait-il cette force herculéenne qu'il lui faudrait pour partir dignement ? « C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans », avais-je déjà chanté sur une mélodie du grand Félix Leclerc. Je savais que, malgré tout, Emmanuel saurait où puiser cette force qui lui permettrait de se tenir debout et d'affronter cette dernière étape avec vie.

En arrivant à cette conclusion, Jérémie demanda à Dominique :

– Qu'elle était ta question, déjà ?

– Penses-tu qu’il pourra s’en sortir ? répéta Dominique.

Avec calme, sincérité et paix dans le cœur, Jérémie lui répondit :

– Oui, sans aucun doute.

Lorsque le cœur y est, on s’en sort toujours.

D'un médecin

Le médecin est, avant tout, un homme qui prend soin de ses semblables. Il est non seulement un guérisseur et un professionnel, mais aussi un confident et un accompagnant. Et surtout, il est un ami auquel le patient peut faire confiance. En faisant des études en médecine, j'espérais du plus profond de mon cœur devenir un tel médecin. En devenant pédiatre et en travaillant auprès des enfants malades, j'ai appris à mes dépens qu'il faut avoir un cœur solide. Ce travail m'apporte souvent de la fierté et un sentiment d'avoir fait le bien autour de moi. Je me rappelle néanmoins le premier patient que j'ai perdu au cours de ma carrière : j'étais alors très jeune et cela m'avait détruit. Aujourd'hui encore, je ne peux faire autrement que de vivre la terreur de ces pauvres enfants innocents. Je prie tous les jours pour que la vie les protège.

Chapitre IX

Chaque jour est un nouveau jour, me disait-on. J'essayais donc de vivre chaque journée comme si elle était un cadeau venu du ciel. J'essayais de saisir le jour. Toutefois, certains matins étaient plus durs que d'autres. Effectivement, lors de ces matins, je prenais durement conscience de ma situation incompréhensible, de l'injustice de la vie, de sa fragilité, mais aussi de sa préciosité, de sa vérité, et même de sa tristesse.

Ce matin-là, un nouveau sentiment m'envahissait silencieusement. Les mains baladeuses de la rage m'effleuraient peu à peu. L'incompréhension engendre la rage. Et la rage est incompréhensible. Mais bien qu'incompréhensible, elle frappe, mobilise et rend aveugle.

Pourquoi ?

Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi cela ? Telles étaient les questions qui se bouscuaient vertigineusement dans ma tête. Évidemment, je n'y trouvais pas de réponses. La fatalité d'une vie est souvent irrationnelle. À douze ans, c'est ce qui ne peut pas être compris. Le comprendre serait trop cruel. Ne pas le comprendre l'était néanmoins encore plus.

C'était cette cruauté absolue de la vie qui m'enrageait. Je sentais cette rage incontrôlable monter en moi, gagner sur ma raison, gagner sur mon espérance et sur mon maigre bonheur. Mon sang bouillonnait dans mes veines. Ma tête menaçait dangereusement d'exploser.

Dans une lucidité douteuse, je sortis de mon lit. Le contact du plancher froid avec mes pieds nus me fit frissonner. Ce frisson ne s'arrêta pas. Je voulais à tout prix sortir d'ici. Je voulais à tout prix rejoindre le monde. Je voulais à tout prix retrouver ma vie d'avant. Dans un effort surprenant, je me traînai vers la porte de ma chambre, en entraînant d'un coup de bras le support auquel était accroché mon soluté. Cette porte n'était qu'à quelques mètres. Ma démarche, bien que déterminée, était très incertaine et chancelante. Seule la rage me permettait d'avancer.

Arrivé à la porte, je m'enfargeai avec l'un des câbles me reliant au support. Je tombai vers l'avant. D'un geste des bras désespéré, j'essayai de me retenir au cadre de la porte et à mon support. Ce dernier glissa vers l'arrière et tomba sur moi. Je glissai à mon tour et tombai. La chute me parut au ralenti. Le monde basculait littéralement au-dessus de ma tête. Je m'effondrais. Puis, au dernier instant, je sentis qu'on me rattrapait.

C'était un homme sans âge qui se tenait vraisemblablement non loin au moment de ma chute. Je ne le connaissais pas. Ma chute me fit reprendre mes esprits et dissipa ma rage. Je me laissai entraîner vers mon lit par cet homme puis par des infirmières venues le rejoindre. Nonchalamment mais docilement, je m'étendis silencieusement, comme si de rien n'était. Les infirmières comprirent sûrement que je n'avais plus d'idées d'évasion, car elles me quittèrent aussitôt. Mon infirmière, qui les avait rejointes, me fit un sourire quelque peu désolé avant de quitter la chambre à son tour.

L'homme resta dans ma chambre et s'assit doucement dans une chaise qui était placée devant mon lit. Il me regardait.

Son regard ne m'inspirait aucune inquiétude, aucun doute. Au contraire, il semblait me soutenir. L'énergie que dégageait cet homme en me regardant sereinement me soutenait moralement. Son regard ne me jugeait pas, mais me donnait des ailes, me faisait sentir comme une personne à part entière. À travers lui, je sentais l'espoir et la paix qui m'envahissaient. C'était comme si, par sa seule considération de ma personne, cet homme me soulevait de terre, me permettant d'abandonner transitoirement mes problèmes, ma maladie, ma fin imminente et d'embrasser le jour et ses rayons de bonheur. En cet instant précis, par cet homme si étrange mais si vrai, j'arrivais à être heureux.

Puis, je me ressaisis et me posai certaines questions. Que faisait-il là ? Qui était-il ? Le connaissais-je ? Je commençai à étudier cet inconnu. Heureusement, il ne semblait pas mal à l'aise par l'examen minutieux de mon regard. Son visage m'apparaissait étrangement familier, mais je n'arrivais pas à me rappeler là où j'aurais pu l'avoir rencontré dans le passé. C'était néanmoins comme si j'avais toujours connu cet homme. Comme s'il avait été omniprésent dans ma vie sans ne jamais m'avoir rencontré. Chose certaine : sa présence m'apportait courage, force et paix.

À l'instant même où je réalisai cela, il se leva, me fit un signe de tête signifiant probablement « voilà ! », puis il sortit de la chambre.

Je ne le revis plus jamais. Je savais toutefois que, quelque part dans le monde, il y avait un être méconnu qui pensait

pourtant à moi, me soutenait et veillait sur moi. Le monde est beau dans ses grandeurs, mais aussi dans ses mystères.

Quelques minutes plus tard, l'envie de m'évader me reprit. En fait, j'avais surtout le goût de jouer au piano. Après tout, c'était dimanche.

D'un ami.

Je me console en me disant qu'Emmanuel apprécie vraiment ma présence à son chevet. J'aime lui parler. J'aime l'écouter. J'aime penser avec lui. Emmanuel et moi avons toujours été un peu intenses dans nos discussions. La nouvelle dimension qu'elles prennent ces jours-ci est toutefois sans précédent. Cet ami que j'ai la chance de connaître est un garçon extraordinaire. Il arrive à me faire réfléchir avec une profondeur et un sérieux inégalés. Avec lui, j'arrive à m'exprimer purement et librement, non enchaîné par les barrières que nous impose la société malgré elle. J'aurais souhaité connaître un ami comme lui pour toute ma vie. J'aurais souhaité qu'un jour nous soyons deux vieillards se rappelant leurs aventures de gamins en se disant que la vie est belle. Aujourd'hui, j'en veux à cette vie.

Chapitre X

Le secret du bonheur est d'être entouré de ceux qui nous aiment, mais surtout de ceux qu'on aime. Mes parents, des amis, des connaissances, des médecins, des infirmières, des camarades de classe, des professeurs, des curieux : tous se relayaient à mon chevet. En ce moment, c'était Jérémie, encore une fois, qui me changeait les idées et philosophait avec moi.

La journée avait été difficile. Ma main gauche s'était mise à trembler incessamment le matin même. Gaucher que j'étais, cela n'était pas très pratique. Aucun signe ne semblait indiquer que ce tremblement anormal ne s'arrêterait.

Malgré tout, Jérémie était arrivé à me faire rire. Je supposai que c'était cela, un ami : une personne unique au monde qui pouvait arriver à nous faire rire dans les situations les plus infiniment tristes et difficiles.

Au moment de me quitter, Jérémie me dit :

- La vie n'est pas toujours explicable. Sois fort mon ami.
- Qu'est-ce que ça veut dire, « être fort » ? lui demandai-je.
- Je suppose que ça signifie « être courageux ».
- Et qu'est-ce que ça veut dire, « être courageux » ? insistai-je.

Un adulte aurait répondu banalement et brièvement, probablement en donnant une définition circulaire sans valeur, mais qui aurait tout de même répondu à la question.

Jérémie, lui, me prit au sérieux et répondit du meilleur de ses capacités, mais surtout avec son cœur.

- « Être courageux », dit-il, ça ne signifie pas de ne jamais regarder en arrière et de toujours foncer vers l'avant sans considération ni jugement. Cela, ce serait plutôt être téméraire. Être courageux, au contraire, je pense que c'est d'honorer son passé, ses expériences et ses valeurs afin d'affronter immédiatement les forces de la vie qui tentent de nous faire chavirer. C'est de les affronter tout en gardant le sourire et l'espérance d'un meilleur jour. Ce n'est pas seulement de leur résister, mais plutôt de grandir à travers elles et de s'épanouir grâce à elles.

Il se tut. Après quelques instants de silence, je lui demandai :

- Et toi Jérémie, seras-tu courageux ?

Dans le regard de Jérémie, je vis de nombreuses émotions se bousculer et s'entremêler. Je savais que si je devais garder le sourire malgré ce qui m'arrivait et m'arriverait, Jérémie aussi le devrait. Et voilà qu'il vivait un profond conflit intérieur qui remettait en doute ses capacités à m'accompagner à travers ces dures épreuves de la vie. Néanmoins, il finit par choisir délibérément qu'il serait fort, donc courageux, qu'il serait là pour me soutenir, tout comme il avait toujours été là pour moi dans son amitié inconditionnelle.

- Tu sais, lui dis-je, la vie continuera. Demain, lorsque le soleil se lèvera et posera ses tout premiers rayons sur

toi, tu prendras conscience que la vie aura continué. Et elle sera encore belle.

Il est possible de choisir d'être courageux.

D'une mère.

L'attente est longue. Et pourtant, le temps file aussi vite qu'un prélude de Bach. Pardonne-moi : j'essaie de rire un peu. Et justement, c'est ce que tu m'as toujours appris : et rire et sourire. Je te vois aujourd'hui, plus près de la fin que jamais, et pourtant tu demeures et fier et digne. Tu te tiens droit. Tu m'impressionnes tellement, mon petit : alors que je suis atterrée par l'angoisse et par la nostalgie et par le désespoir, tu gardes la tête haute, comme habité par un courage colossal et exceptionnel. Tu es plus fort que moi. Donne-moi un peu de cette force, s'il te plaît. J'ai besoin de toi encore un peu. J'ai besoin de t'entendre rire, de te voir sourire et de te tenir la main.

Chapitre XI

Je reçus la visite d'une personne que je n'attendais pas. L'inébranlable avait apparemment été ébranlé.

Mon directeur de chorale, Monsieur, restait patiemment à l'entrée de ma chambre. Je l'observais. Sa présence semblait le tenailler : c'était sûrement après mûres réflexions qu'il avait décidé de venir me voir. Évidemment, il tenait sous son bras son éternel porte-documents qui devait contenir de prestigieuses partitions chorales. J'avais toujours voulu fouiller dans cet étui de cuir. Cela aurait été comme pénétrer dans l'âme de Monsieur, entrant ainsi dans l'univers d'un génie. J'aurais voulu...

Finalement, Monsieur me sourit et s'avança vers moi. Il me tendit la main. C'était sans énergie mais avec beaucoup de volonté que je la lui serrai. J'avais l'irréelle impression de conclure un contrat avec lui. Apparemment, ce n'était pas tout à fait faux.

– Tu sais, Emmanuel, débuta-t-il, il nous arrive parfois d'avoir l'air au-dessus de nos affaires, irréprochables, inatteignables. Il est facile de fermer nos émotions et de s'envelopper d'un cachemire réconfortant. Il est toutefois plus difficile et douloureux de regarder la vie en face et d'essayer de la comprendre. On se rend alors compte que nos deux pieds sont bel et bien sur terre et qu'ils doivent supporter le lourd fardeau de nos défauts, de nos hontes, mais surtout de nos peines. C'est ainsi qu'est la condition humaine : nos tracas sont

souvent improbables et malheureux. Lorsque j'ai appris ta situation, Emmanuel, mes pieds sont effectivement retombés sur terre. C'est toutefois mon corps tout entier qui supportait le dur poids de la tristesse qui m'accablait, et m'accable toujours si sévèrement. Je suis profondément désolé.

Il fit une pause, chargée d'émotions. Puis, il reprit :

- Je ne suis toutefois pas venu pour pleurer à ton chevet, mais plutôt pour te dire que je suis franchement reconnaissant pour tout ce que ta personne a apporté de bien et de beau à notre chorale, et, par d'heureuses coïncidences de la vie, à moi-même. Ta voix est de cristal, il n'y a aucun doute. Mais ton cœur est entouré d'or. Et c'est cela qui est magnifique. Tu as reçu ce don précieux et vigoureusement contagieux de sourire à la vie. Je ne suis sûrement pas le seul à t'avoir fait des éloges au cours des derniers jours. Pardonne-moi. Plutôt, pardonne-nous : les belles choses de la vie, les sincères vérités de nos âmes, sont souvent dites trop tard. C'est la peur de ne plus pouvoir exprimer notre amour qui nous rachète aux derniers moments et nous permet de finalement oser comprendre la vie et sa beauté avant qu'il ne soit réellement trop tard. Je te remercie de m'avoir permis de réaliser tout cela à temps.
- Monsieur, ... commençai-je.
- Et je souhaite te dire autre chose également, me coupait-il. Lorsque j'oublie tous les drames qui sévissent dans notre monde marqué par la colère et les différends, la détresse et la faim, j'arrive à rêver d'un monde où l'amour, la paix, l'insouciance, la joie et la musique sont

maîtres. Ce sont des gens comme toi, des gens purs, qui me donnent l'audace de rêver ainsi.

L'inébranlable n'était plus. C'était à présent l'homme qui se tenait devant moi. Il conclut ainsi :

- Tu nous manques, Emmanuel. Je dirais que c'est surtout ton esprit de communauté qui nous manque. Quoique, ironiquement, en ces temps difficiles, nous sommes tous plus près que jamais les uns des autres... Il faut bien se soutenir. Nous te regretterons, vraiment...

C'en était trop pour moi. Le monologue sentimental de Monsieur m'avait achevé. J'étais sur le bord des larmes, alors que le monde s'écroulait littéralement autour de moi. Impulsivement, et probablement dans le désir de rester accroché à une parcelle de mon existence, je lui demandai, tout simplement :

- Monsieur, accepteriez-vous de m'apprendre mon prochain solo ?

Il ne parut pas comprendre. Ou alors était-il bouche bée. Je répétai donc :

- Monsieur, accepteriez-vous de m'apprendre mon prochain solo ?

Il se mit à balbutier :

- Tu sais... considérant la situation actuelle, les prochains solos devront être chantés par d'autres jeunes. Du moins, je crois... non ?
- Monsieur, insistai-je, accepteriez-vous de m'apprendre mon prochain solo ?

Après une dernière interrogation, je vis dans la prunelle de ses yeux qu'il comprenait enfin. Pourquoi voulais-je continuer à chanter ? Chanter me permettait d'exprimer mon âme, puisque cela ouvrait une fenêtre symbolique sur mon souffle vital, mes pensées philosophiques et mes émotions les plus profondes. L'homme veut donner un sens à son existence et se sentir important. La musique lui donne un but : celui de s'épanouir à travers l'art et d'être humain grâce à lui. Un petit garçon de douze ans ne fait pas exception à cela : j'avais l'intrinsèque désir d'être humain, et chanter me le permettait.

Ce fut grâce à cette discussion avec Monsieur que je me rendis compte que, malgré mon état cruellement triste, je gardais la volonté. Volonté de croire, volonté d'espérer, volonté de continuer. Je ne me sentais ni exceptionnel, ni particulièrement courageux, ni même religieux. Je ne me battrais pas pour survivre. Mais je vivrais la vie qu'il me restait avec détermination et amour.

C'était une mission un peu folle que je me lançais. Cela faisait de moi un fou, je suppose.

– Pardonnez-moi, dis-je ensuite à mon directeur de chorale. Je me rends compte que je suis un peu fou. Peut-être. Mais les fous sont souvent des prodiges, des rêveurs, des artistes. J'accepte donc d'être fou. Mais oui, pardonnez-moi.

D'un père.

Lâche pas, Emmanuel. Continue de tenir bon. Je viens de me rappeler pourquoi ta grand-mère avait insisté pour qu'on te nomme Emmanuel. T'es cette étoile qui est venue au monde et qui demeure parmi nous. T'éclaires nos chemins et nous permets de voir lors des jours plus difficiles. Je sens la fin approcher. Toi aussi, tu la sens, j'en suis certain. Pourtant, tu continues d'être fort. Je me suis trompé l'autre fois : tu ne deviendras pas l'homme le plus fort au monde. Tu l'es déjà. C'est un doux plaisir de la vie que d'être ton père. Ton frère et toi, vous avez toujours été ma plus grande fierté et vous le serez toujours. C'est pas toujours facile d'exprimer nos émotions, mais aujourd'hui, j'ai qu'un mot à te dire : merci.

Chapitre XII

Je ne considérais pas mes derniers jours comme une bataille. J'ai toutefois dû avoir la ténacité d'un guerrier pour vivre toutes ces épreuves.

Évidemment, ma condition physique ne faisait que se détériorer. Mon corps frêle de mes douze ans n'était plus que la distante ombre de ce qu'il était avant. J'étais extrêmement faible, constamment épuisé. Mes tremblements à la main persistaient et semblaient même vouloir gagner le côté droit. J'avais un mal de tête constamment violent qui brouillait mes idées, et surtout mes souvenirs. Mais au-dessus de tout, une fièvre incontrôlable me tenaillait.

Également, j'avais la peur au ventre. Plus je pensais à ma condition, plus j'avais peur. Moins j'y pensais, plus j'avais peur. Peur de la suite. Ou plutôt peur du fait qu'il n'y aurait fatalement pas de suite. Ce sentiment était profondément ancré dans mes entrailles. Il rongait mes pensées, et ce, probablement même plus que la douleur qui m'assaillait. Il empoisonnait trop souvent mon sourire pour ne laisser place qu'au visage déconfit d'un enfant à qui la vie est arrachée doucement, mais amèrement. Et affreusement.

Néanmoins, chaque matin, alors que les tout premiers rayons du soleil pénétraient dans ma chambre, je me réjouissais de voir que le monde ne m'avait pas encore oublié. Mes proches continuaient également à veiller sur moi. Mes parents étaient plus attentionnés que jamais : leur amour était sans limites.

Mais c'était surtout les visites de Jérémie et de Dominique qui coloraient mes journées d'un peu de gaieté.

Ce soir-là, ils étaient tous les deux assis sur le côté de mon lit. Je profitais de chaque seconde passée en leur douce compagnie. C'était eux qui me permettaient encore de me sentir comme une personne qui prend vraiment part au grand rêve qu'a l'humanité : celui de vivre ce carpe diem tant désiré.

Inopinément, Dominique se mit à chanter :

– There's still a light that shines on me, shine until tomorrow, let it be. (Il y a toujours une lumière qui brille sur moi, brille jusqu'à demain, ainsi soit-il.)

Il était très rare que Dominique s'adonnait au chant. Lorsque le moment est bon, la vie est belle, croyais-je comprendre. Jérémie l'encouragea en chantant à son tour :

– Whisper words of wisdom, let it be. (Murmure des paroles de sagesse, ainsi soit-il.)

C'est alors que nous nous mîmes à chanter de plus belle. Lors de cette dernière soirée, nous chantions de nos voix encore innocentes des cantiques touchants, je crois, mais surtout spontanés et par le fait même authentiques. Là était la beauté de nos chants. À la fin, nous en étions à chanter l'Ave Maria du romantique Charles et du grand Jean-Sébastien. À nous trois, nous chantions cette prière que Jérémie et moi avions si souvent pratiquée lors de nos répétitions de chorale. Ce soir, elle prenait finalement et tristement tout son sens. Ora pro nobis. Ora pro et me et meis, aurais-je précisé. C'était surnaturel, presque étranger. Mais le lien fort qui nous

unissait permettait justement cet instant qui, entre tous les instants, était étonnamment béni.

Par notre puissante amitié, Jérémie et moi avions accompli quelque chose de grand : ce soir, nous donnions à Dominique la force et la sagesse de chanter de sa voix qui, après tout, était belle et sûrement pure. Au fil des mois, nous lui avons transmis notre passion, notre amour pour la musique et pour son monde si singulier, mais si fantastique.

À cet instant même, je me sentis utile.

Lorsque les parents de mes deux amis vinrent les chercher, semblait-il que nous étions tous les trois endormis sur mon lit d'hôpital, cette petite parcelle de l'univers qui m'appartenait et qui m'accompagnait dans la réalisation de mon destin.

De mon chemin de croix, devrais-je dire. L'horloge sonnerait bientôt son douzième coup.

D'un frère.

Emmanuel, j'ai eu tort. Tout au cours de ta vie, j'ai toujours été très fier de toi. J'ai toujours été agréablement surpris par tes accomplissements et tes talents. Je ne te le montrais par contre que rarement. Aussi, je ne t'ai jamais appris à jouer le piano ni à toucher l'orgue. Je ne voulais tout simplement pas que tu t'obliges à suivre mes pas; je voulais plutôt que tu fleurisses par toi-même et que tu inventes ton propre destin. Malgré ça, tu n'as jamais abandonné la musique. Tu as foncé dans ce que tu aimais, et voilà qu'aujourd'hui tu es devenu celui que tu voulais être. J'en suis évidemment très fier. Cette fin atroce que la vie te propose gâche toutefois tous tes rêves les plus chers. La vie est dure à en mourir. Et voilà que je me croyais trop fragile pour être à tes côtés pendant ces moments difficiles alors que toi tu vis le supplice de ta vie. J'ai été profondément stupide. Je me rachète in extremis en étant à tes côtés pour tes derniers moments.

Chapitre XIII

Après le départ de Jérémie et de Dominique, je n'arrivais plus à me rendormir. Je ressentais un vide. Il manquait quelque chose. J'en étais certain.

Camille, ma chère infirmière de nuit qui était si attentive, venait d'entrer pour voir si tout allait bien. L'ayant aperçue quelques fois en gardant mes yeux entrouverts, je savais qu'elle venait toutes les nuits ajuster mes couvertures et s'assurer que rien ne manquait. C'était toutefois la première fois qu'elle s'apercevait que j'étais éveillé.

– Excuse-moi, je ne voulais pas te déranger.

Au point où j'en étais, personne ne pouvait me déranger.

– Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Camille, dis-je en un soupir. Je n'ai pas sommeil cette nuit, c'est tout.

– En es-tu certain ? m'interrogea-t-elle.

– Non, finis-je par répondre après un silence gênant.

Puis, sans comprendre pourquoi, je me mis à pleurer silencieusement. Je ne pouvais plus contenir mes larmes amères.

Tout était devenu routine. Les visites des docteurs, celles des infirmières. Leurs questions. Leurs examens. Leurs regards lourds de sens. Plus rien ne me surprenait. Plus rien ne m'effrayait. J'avais lâché prise, capitulé. Indifférent et résigné, je me contentais de subir. Petit à petit, je m'étais détaché quelque peu du monde. J'étais devenu fataliste. Et maintenant, j'en pleurais.

Mon infirmière s'agenouilla à côté de moi. Elle posa sa main sur mon épaule, tentant de me consoler. J'essayai de me calmer. Je pris de grandes respirations, quoiqu'elles furent douloureuses. Je fermai les yeux un instant, j'avalai puis je regardai droit dans ceux de mon interlocutrice.

- Que puis-je faire pour toi, mon cher Emmanuel ? me demanda-t-elle alors en essayant de sympathiser.
- Je voudrais voir le monde une dernière fois. Je vous en prie. Aidez-moi à voir le monde une toute dernière fois, la suppliai-je.

Elle me regarda avec un regard désespérément désolé. Je connaissais bien ce regard, à présent. Évidemment, elle ne pouvait pas m'aider. Voir le monde ? Quelle idée étrange avais-je ? Mais j'avais besoin de sortir de ma chambre. J'avais besoin de marcher. De respirer. J'avais besoin de vivre. Au moins une dernière fois.

Son regard changea soudain. J'y vis une subtile lueur d'amusement. Elle se leva rapidement et se dirigea dans le couloir. Je la vis s'assurer qu'il était désert. Elle revint près de moi et me dit avec une pointe d'inquiétude à peine notable :

- Lève-toi et marche, jeune homme : nous allons voir le monde !

Elle m'aida à me lever puis, passant un bras autour de mes épaules, nous nous dirigeâmes à l'extérieur de la chambre. De son autre bras, elle faisait glisser le support de mon soluté. J'avançais difficilement. Je n'avais que très peu marché au cours des deux dernières semaines et mon corps était tout endolori. Elle persistait à m'entraîner avec elle.

Je lui faisais confiance. Malgré mes quelques craintes, je continuais à me laisser guider par elle. Nous prîmes un ascenseur puis traversâmes un long couloir. Au bout de celui-ci se trouvait un escalier vétuste. Camille m'encouragea à monter. Je réussis difficilement à grimper la première marche. C'est toutefois à la deuxième que mes jambes m'abandonnèrent. J'étais tant exténué par la longue promenade que je venais de faire. Je n'avais plus la force ni même le courage de lever mes jambes un peu plus. Je me laissai mollement choir dans l'escalier. J'étais vidé.

Sans perdre un instant, mon infirmière déconnecta mon soluté et passa ses bras sous mon corps délicat. Dans un effort incommensurable, elle me souleva de terre et continua de monter l'escalier, abandonnant mon soluté derrière. Son visage était crispé sous l'effort. Mais elle avait la détermination et l'obstination pour continuer.

Cet escalier qui m'apparut interminable débouchait finalement sur une porte que Camille ouvrit à la volée en s'appuyant dessus. Dans un ultime effort, elle me déposa au pied de ce qui m'apparaissait être une bouche d'aération. Ou peut-être un puits – après tout, il y a toujours un puits quelque part. Mon infirmière s'assura que j'étais bien assis, puis elle se laissa tomber à côté de moi. Nous étions tous les deux affaiblis, abattus.

À cause de l'épuisement, j'avais fermé mes yeux. Après quelques instants, je pris une grande bouffée d'air.

De l'air pur.

De l'air pur qui entrait dans mes poumons. Qui les gonflait. Qui entrait en moi comme un vieil ami entre chez

soi. Je sentis ensuite une douce brise caresser mon visage. J'étais en extase. Je souris.

J'ouvris ensuite les yeux et levai la tête. J'éprouvai alors un étonnement irrationnel. Le miracle céleste se dévoilait devant moi. Tout autour de moi. Les étoiles étaient présentes par milliers dans le ciel. Elles pétillaient de vie. Elles scintillaient. Elles brillaient de mille feux, et ce, que pour moi. J'étais leur élu.

Camille m'avait amené sur le toit de l'hôpital. Non. Je me trouvais en fait sur le toit du monde. Et pourtant, le monde était tout autour de moi.

Comment cela était-il possible ? Le ciel d'encre de Montréal avait été échangé pour cette divine merveille. Le ciel était tellement vaste et sans fin que tout était possible. Même l'impossible. Il ne suffisait que d'y croire un peu.

Je ressentais en ce moment un sentiment nouveau. Une espérance. Un rêve. Encore une fois, j'étais en exaltation voluptueuse. Je me sentais libre. J'étais à présent convaincu que je pouvais vivre avec courage et conviction : après la mort, mes actes, mon amour et ma liberté perdureraient.

– Je suis libre ! criai-je. Je suis libre ! tonnai-je derechef.

Demain, la vie continuerait. Et cela était tant mieux. Le monde se devrait de continuer sa route : il permettrait ainsi aux ridicules du temps d'assouvir leurs continuels désirs d'aventures.

Je me remis alors à pleurer. De chaudes larmes inondaient mon visage. Ce n'était pas des larmes de rage ni de désespoir, mais, bien entendu, des larmes de joie. De joie innocente et

simple. Une joie ardente. Je me rendis compte à ce moment que, pour qu'elle nous sourie, la vie doit être regardée au travers des yeux d'un passionné.

D'un médecin

Les heures se suivent et se ressemblent. Les aiguilles des horloges continuent de tourner trop prestement, insensibles. Demain matin, lorsque j'entrerai à l'hôpital, j'irai voir Emmanuel afin de lui donner un peu d'assurance. Je m'assurerai qu'il soit bien, j'ajusterai ses niveaux de morphine, je lui demanderai s'il a des questions. Je parlerai également avec sa famille et ses proches. Je demanderai à l'équipe de soins d'être vigilante à tous changements dans son état. Puis, je me retirerai, le laissant avec ceux qu'il aime, lui permettant ainsi de leur faire ses derniers adieux. L'heure approche. Et pourtant, cet enfant énigmatique me surprend par son calme et par l'espérance que je peux lire dans ses yeux. Tout se passera dignement, comme s'il était un prince de la vie.

Chapitre XIV

Je profitai d'une migration d'oiseaux sauvages pour m'évader un peu.

Ces points lumineux m'envoûtaient. Dispersées dans un ciel infini, ces centaines de milliers de lueurs d'espoir étaient immobiles, mais également fluctuantes. Voire tremblantes et incertaines. Effectivement, l'enveloppe céleste était à la fois parfaite et intemporelle, mais malgré tout délicate et vulnérable. C'était pour cette raison qu'elle me fascinait tant. Sa mystérieuse fragilité faisait en sorte que je me sentais dorénavant impliqué dans son déploiement, son maintien et son éclat. Je me sentais appelé à soutenir cette voûte sur mes épaules. À soutenir le monde sur mon dos. Je me sentais devenir une colonne de marbre sur laquelle un poids immense convergeait. Ou encore un éléphantique baobab sur lequel le ciel reposait. Devant l'immensité du monde, je ne me sentais pas minuscule ni quelconque. Au contraire, je me sentais important. Je sentais que j'avais un rôle à jouer. Ou plutôt que je jouais déjà un rôle. Un rôle capital.

Mais quel était-il, ce fameux rôle ?

À l'instant même où je me demandais cela, l'enchantement se brisa. Après tout, quel était-il ce rôle ? J'avais bien beau ressentir qu'une partie du monde dépendait de moi, j'étais quand même bien minuscule. Mon monde ne se résumait qu'à un microcosme de la société. Rien ne dépendait concrètement de moi. Je n'étais pas inutile, mais je n'étais

pas non plus indispensable ou essentiel. Je n'étais qu'un petit garçon. Unique, me dirait-on, mais banal.

Puis, le surnaturel me surprit de nouveau. L'état semi-comateux dans lequel j'étais en ce moment rendait mes pensées et mes visions instables. Mon imaginaire était soit ébranlé soit embrasé, mais chose certaine, j'étais convaincu d'avoir aperçu une étoile filante fuir au travers du ciel. Je réalisai alors que la vie était telle une étoile qui filait entre ses compagnes : lumineuse, folle, tourbillonnante, réconfortante et souriante. Mais cette étoile filante était également rapide et éphémère... Après tout, je n'étais qu'un petit garçon qui demandait à connaître le bonheur éthéré et la liberté purement idéale, ne serait-ce que pour le court instant du passage d'une étoile. Mon cœur rayonnerait alors pleinement et je pourrais réellement offrir au monde le peu d'amour que j'ai en moi.

Certes, j'étais peut-être anodin. Je n'avais pas joué un rôle tangible dans ce monde. Je n'avais pas non plus réussi à changer ce dernier. Ni à y faire régner la paix et le bonheur. Quel était donc le sens de mon existence ? Se suffisait-elle à elle-même ? Existais-je réellement ? Nécessairement, l'existence se devait d'être raisonnée. Mon esprit scientifique m'obligeait à trouver à l'existence une raison pratique. Le peu d'expérience que j'avais quant à la vie me rendait toutefois impuissant. Ces questions d'épistémologie, d'existence et de finitude m'ébranlaient et m'étourdissaient. Je voulais tout comprendre et tout maîtriser. Et voilà que la vie me laissait sans mots, interloqué. La vie m'avait déjoué. Elle avait triché. Elle avait été malhonnête et hypocrite. Dans mon dos, elle avait manigancé des plans terribles. J'étais prisonnier d'une

vilaine maladie qui ne m'offrait aucun espoir. Le cancer qui m'accablait m'avait bafoué, corrompu et empoisonné. Il me laissait bêtement pourrir comme un mal-aimé de la vie.

Néanmoins, je me consolais en me disant que j'avais pu apporter au monde un peu d'amour et de lumière. Mais peu pour l'éternité, c'était déjà beaucoup.

Il s'agissait alors de trouver comment mettre librement un peu d'éternité dans une vie de banalités.

Assis sur le toit du monde, tout me semblait possible.

D'un ami.

Avec toi, Emmanuel, les lois narguent la nature. J'ai l'impression que tu vis déjà l'étape de la reconstruction. À travers ta mort prochaine, tu crées de l'amour, de l'espoir et de la lumière. Tu fais briller les astres et tu sérénades la vie. Alors que tout est perdu, tu nous permets de croire le contraire. Et en fait, tu as raison. Tout n'est pas perdu et tout reste encore à gagner. Ta mémoire a marqué la vie de très nombreuses personnes, moi le premier. Une marque beaucoup plus profonde qu'un grain de beauté, qu'un tatouage ou qu'une cicatrice. C'est ton esprit qui nous a marqués : ton esprit de générosité, d'humilité et de passion. C'est un cadeau inestimable que tu nous fais en nous marquant ainsi du fer de ta joie. Chaque fois que je chanterai au cours de ma vie, tu ne seras pas très loin à veiller sur moi. Et c'est pourquoi je ne te dis pas « à bientôt » ou « adieu » : je te dis plutôt « à toujours ».

Chapitre XV

Ça y était. Je n'eus pas conscience de me réveiller ce matin-là. Et je n'eus pas la chance de me rendormir le soir venu. Mon premier souvenir était un inconfort intolérable. Je brûlais. Mon corps entier semblait se sublimer sous la douleur qui m'assaillait. La fièvre qui m'accablait était atroce et insoutenable. J'étais incapable de parler, voire d'émettre le moindre son. Mon regard en détresse semblait crier une élégie déchirante, une muette plainte douloureuse.

Puis, la douleur s'estompa peu à peu. J'accédai alors à un état irréallement paisible, en grâces. Plusieurs visages me souriaient. La plupart avaient toutefois des larmes aux yeux. Je reconnus entre autres ma mère qui me tenait la main. Ainsi que mon père qui se tenait derrière elle, la soutenant inlassablement dans ce dur combat.

Et finalement, c'est une terreur indescriptible qui m'envahit. J'étais en train de mourir. J'étais arrivé à ce point de non-retour où la vie nous file entre les doigts et rien, mais absolument rien ne peut la retenir. Des questions s'imposaient. C'était avec une volonté surprenante que j'essayai d'oublier le monde qui m'entourait et de me concentrer sur certaines questions que j'avais à me poser. Comment tout cela allait-il finir ? Difficilement, je le savais. Combien de temps cela prendrait-il ? Peu m'importait en fait, puisque je n'étais que passablement conscient du temps présent et du temps qui s'écoulerait. Manquerais-je quelque chose ?

C'était ma plus grande question. Ma vie s'arrêtant ici, qu'aurais-je vécu dans le futur ? Que serais-je devenu ? Qu'aurais-je accompli ? Aurais-je aimé ? Aurais-je compris ?

Je me rendis compte qu'au cours des derniers jours je ne m'étais pas retrouvé à regretter des rêves d'avenir. Je me rendis compte que mon seul rêve présent était d'être moi-même. En mourant, j'étais plus que jamais moi-même : c'était la consécration de ma vie. Son apothéose, mon triomphe. Sur ce point, je n'étais pas fou, puisque j'étais parfaitement conscient de ce qui m'arrivait. Toutefois, je prenais petit à petit conscience du fait que, malgré mes souffrances, malgré la pénible injustice de mon existence, malgré l'incompréhension du monde et malgré la terreur de mon innocence, de la lumière avait constamment émergé de moi, et ce, même pendant les moments les plus difficiles vécus ces derniers temps.

Cette lumière avait discrètement mais assurément surpassé les ténèbres de mes jours plus sombres. Cette lumière, c'était la force de ma vie qui ne calait pas et qui ne s'éteindrait pas. Cette force perdurerait, j'en étais convaincu. Je le devinais simplement en regardant les gens qui m'entouraient. Ces personnes avaient été touchées par ma vie. Leur vie en avait été changée. J'avais donc laissé ma marque, mon souffle et mon amour. Je n'étais donc pas le moins du monde fou en voyant ma mort comme l'ultime consécration de ma vie. J'avais douze ans, et je mourrais dignement. Non pas motivé par un quelconque esprit chevaleresque ou par une certaine conviction religieuse, mais simplement conscient d'être pleinement et véritablement moi-même.

Je souris. La vie, même à travers la mort, ne m'abandonnait pas.

Ma mère posa un baiser sur ma main. Une soudaine chaleur m'envahit, radiant depuis ma main pour conquérir tout mon corps. J'étais aimé. C'était tout ce qui comptait.

Soudain, je sentis un étrange liquide tomber sur mon front. Les larmes des gens qui pleuraient sur mon sort, probablement. Dans un terrible effort, je portai ma main tremblante au visage. Je fus étonné de toucher un liquide huileux et tiède. Je rouvris les yeux.

Mes parents s'étaient écartés, laissant place à un homme vêtu de noir. Il affichait un air solennel et sérieux. Il dit :

- Par cette onction sainte, que le Seigneur, en sa grande bonté, te reconforte par la grâce de l'Esprit Saint. Ainsi, t'ayant libéré de tous péchés, qu'il te sauve et te relève.

Le prêtre, qui semblait jeune et qui avait un air m'étant familier, se signa et nous quitta aussi discrètement qu'il s'était approché. J'étais soi-disant prêt. Prêt à me relever.

J'inclinai ma tête vers ma mère et la regardai droit dans les yeux. J'ouvris la bouche et, malgré ma gorge sèche et l'inconfort, je réussis à lui dire, en reprenant à ma façon les mots de la toute première pièce de théâtre à laquelle j'avais assisté avec elle :

- Lorsque je te reverrai, toute une vie se sera écoulée. D'ici là, je manquerai tes chants et tes rires. Mais s'il te plaît, souviens-toi que je serai toujours là. Souviens-toi que je serai toujours fier de t'avoir connue. Fier en tout.

– Emmanuel, me répondit-elle en ne se souvenant que vaguement de la suite du texte, dans tout ce que tu entreprendras là-haut, sois toi-même et tu seras ainsi toujours vrai. Je t’aimerai toujours... mon enfant.

Ma mère éclata en sanglots. Des pleurs réels, profondément tristes. Une mère ne devrait jamais avoir à pleurer la mort de son fils. L’atmosphère était atroce. C’était la fin. Elle le savait. Je le savais.

Mon père s’approcha à son tour et, rompant le silence, il me dit :

– T’étais un garçon extraordinaire.

Ma vision s’embrouilla. Ma respiration s’accéléra et se fit plus râleuse. Dans un ultime souffle, je lui répondis :

– Non. J’étais juste moi.

Le ciel me tomba sur la tête. C’était comme si des milliers de couteaux me transperçaient le crâne. Mon corps se crispa brusquement sous l’effet de la souffrance. C’était comme un déchirement.

Je sentis que je tombais. Tout se volatilisait sous moi. Je tombais dans l’inconnu, dans le vide. Puis, j’eus l’impression que mon lit me rattrapa violemment. J’entendis des cris. Des cris de désespoir. Je semblais glisser. À nouveau, je basculai. Le vent cillait dans mes oreilles. Je tombais. Aussi violemment que la première fois, mon lit me rattrapa au tout dernier instant. J’avais le vertige. La nausée. Tout devint blanc. Je frissonnais vivement. Le sol se déroba encore sous moi. Je tombais. Je tombais. Je tombais. Cette fois, allait-on me rattraper ?

Alors que je perdais connaissance, on m'arrachait irrémédiablement à mon monde. Il était quinze heures.

Je me retrouvai étrangement dans une gare. Je me tenais debout et immobile au milieu d'une foule pressée. Chacun allait de son côté. On se précipitait, se brusquait et se hâtait. Chacun de ses voyageurs se sentait bien plus important que les autres.

Dans cette foule irréelle, je levai les yeux et observai mes alentours. Il y avait sept trains. Tous étaient sur le point de partir. Ils quittaient imminemment la gare. Les gens montaient à bord, pressés.

Un premier train quitta. Son quai devint alors complètement vide.

Un deuxième puis un troisième train quittèrent. La gare semblait moins bondée. Les gens partaient. Vers une autre destination. Vers l'ailleurs. Vers leur chemin, leur vérité. Et leur vie, sûrement.

Un quatrième train prit la route. Il disparaissait rapidement.

Subitement, on me heurta. Je me rendis compte brutalement, en voyant toutes ces personnes courir vers leur destin, que je ne pouvais pas me retrouver seul dans cette gare. Je devais, comme eux, monter à bord d'un train.

Un cinquième train venait de se mettre en mouvement et quittait.

Je partis en courant, surpris de changer si rapidement d'état. Je courais vers le train qui m'apparaissait être le plus près. Je mis tous mes efforts pour me déplacer le plus rapide-

ment possible. Cependant, mes forces s'épuisèrent tôt. Je me retrouvai à boiter, à haleter. Je tombai. J'étais au sol, rampant en utilisant mes dernières forces.

Un sixième train s'enfuit, sans aucune pitié.

Mes forces m'abandonnaient. J'étais laissé derrière. Le quai était quasiment désert. Les dernières personnes qui montaient dans le train me jetaient un dernier regard de compassion, impuissantes. Personne ne pouvait m'aider. J'étais condamné. J'étais arrivé à ce fameux point de non-retour que je connaissais bien maintenant.

Épuisé, je tendis désespérément le bras vers l'avant. Je criai. Je hurlai. Une fureur inconnue m'envahit. J'étais sauvagement abandonné.

Où était cette lumière qui ne m'avait jamais quitté dans mes derniers jours ? Qu'était devenue ma tenace espérance qui m'accompagnait toujours ? Dans les ridules du temps, bien assurément.

Finalement, les roues du dernier train amorcèrent leur première révolution. Elles semblaient hésiter, et ce, dans l'ultime but d'accroître mes malheurs. Puis, le train prit de la vitesse. Il s'éloigna lentement et douloureusement. Il partait.

Et je restais.

Épilogue

Cette odeur, je la reconnaîtrais parmi des milliers d'autres. Ce si singulier parfum qui résulte d'un mélange d'encens et de rameaux. Fragrance à laquelle s'ajoute bien souvent la douce senteur de la cire qui brûle.

Devant moi s'étend la nef à trois vaisseaux de la basilique dans laquelle j'ai si souvent chanté. L'église est bondée. Tous les bancs de bois et toutes les chaises sont occupés, signifiant qu'au moins deux mille personnes sont présentes. Toutefois, ces gens semblent navrés. Ils semblent dévastés.

Sans vraiment savoir pourquoi, je reconnais cette scène. Je reconnais le regard vide de ces personnes, leurs yeux enflés, leur air fatigué et triste. Je reconnais cette atmosphère, ce lourd silence chargé de chagrin.

Plusieurs sont immobiles, attendant. La scène semble illusoire et intemporelle.

J'observe alors de plus près les gens qui composent l'assistance. Étrangement, j'arrive à reconnaître la plupart d'entre eux. Plusieurs sont des amis de mes parents, des membres de leur famille, ou alors mes propres amis accompagnés de leurs proches. Je reconnais quelques voisins, certains professeurs, plusieurs cousins. D'autres encore : des docteurs, des infirmières, des prêtres et même des musiciens et des chanteurs.

Puis, j'aperçois mes parents, au premier banc. Ma mère, les yeux rougis, laisse reposer sa tête sur la réconfortante épaule de mon père. Ils semblent lessivés, abattus, mais

tout de même pas anéantis. Malgré la tristesse infinie que je peux lire sur leur visage, je découvre également une certaine acceptation. L'acceptation de la vie. L'acceptation de la consécration d'une vie. Je suis fier d'eux. Alors que la mort les terrasse indubitablement, ils se tiennent droits et continuent d'affronter leur vie. Ils continuent leur grand périple sur Terre, reconnaissants de leurs souvenirs et de leurs pensées, mais aussi prêts à reprendre la route. Non pas allégés par un départ prématuré, mais plutôt grandis, réalistes et certains que ce départ n'est pas seulement une empreinte ténébreuse des difficultés de la vie, mais plutôt une rosée du matin qui s'évapore tout en laissant derrière elle son inspirant parfum.

Non loin est assise la sacristine qui me laissait, chaque dimanche matin, entrer dans les entrailles de l'Oratoire pour me délier les doigts sur mon éternel instrument. Elle tient entre ses mains la minuscule et fragile clef qui permet de verrouiller l'écrasant couvercle du vieux piano. Des larmes coulent sur son visage avec la douceur d'une mélodie non terminée.

Un peu derrière est assis mon médecin, lui qui avait eu la délicate tâche de m'annoncer mon cancer. Les bras croisés, il regarde en avant avec un air coupable immérité. Bien que je n'aurais jamais voulu connaître cet homme, je ne peux m'empêcher de reconnaître en lui un courage renversant.

Sa collègue, l'affectueuse Camille, se tient à ses côtés. Le regard pensif, elle est immobile. Immobile comme si le temps avait, pour l'espace d'un instant, manqué d'aventures. Je devine néanmoins un mince sourire au coin de sa bouche. Ce sourire la trahit, elle qui avait laissé son cœur lui dicter

sa conduite. Elle par qui je m'étais laissé guider. Elle qui avait répondu à ma supplication. Elle qui m'avait amené au monde pour une dernière fois.

Je pose mes yeux ailleurs sur la foule. Mon regard tombe sur le singulier oncologue qui m'avait un jour examiné. Son visage crispé et ses larmes me surprennent. Derrière ses petites lunettes, il pleure à flots. De ses yeux immobiles et patients tombent des sanglots d'humidité. Des sanglots de vie. Tous mes doutes s'effacent immédiatement : cet oncologue est un homme exceptionnel. On devient exceptionnel dès qu'on se laisse émouvoir par la vie.

Je suis étonné en croyant reconnaître l'homme sur lequel mon regard se pose ensuite. Installé près du centre de la basilique, il me rappelle étrangement la personne qui m'avait rattrapé lors de mon orageuse chute, ce fameux dimanche-là. Aujourd'hui, c'est son habillement qui me frappe. Il est habillé tout de blanc. Un blanc médusant. Il regarde fixement la voûte de pierre, ou plutôt, à travers elle, le ciel. Je reconnais ce regard noble et profond.

J'aperçois enfin les deux cents petits chanteurs qui, pourtant, sont assis depuis le début dans les premiers bancs. Revêtus de leur plus bel habit de concert, ils semblent estomaqués, dépassés par la soudaine sévérité de la vie. Certains pleurent en silence. Parmi ces derniers, plusieurs étaient venus me visiter au cours des dernières semaines. Évidemment, Dominique est de ceux-là. Un livre est déposé tout juste à côté de lui, sur son banc. *Le Petit Prince*. En toute vraisemblance, Dominique l'avait récupéré dans ma chambre. Je ressens alors mon premier regret jusqu'ici. J'aurais voulu

poursuivre ma lecture de ce roman. Les circonstances de ma maladie m'avaient pourtant fait oublier qu'il reposait toujours au fond de mon sac. Je me rappelle la dédicace que j'avais néanmoins eu le temps de lire. Contre mon gré, je souris à nouveau. J'aurais voulu...

À côté, d'autres petits chanteurs chuchotent tragiquement. Bien sûr, quelques-uns trouvent une excuse pour rigoler : je ne leur en veux pas d'être eux-mêmes. La vie est trop courte pour s'abstenir de lui sourire.

Devant eux se dresse Monsieur. Ce solide directeur de chorale qui m'était dernièrement apparu petit, vulnérable, mais surtout vrai. Aujourd'hui, il porte à nouveau son manteau de fierté et de grandeur. Je sais toutefois déceler, au travers de cet air morose et soucieux qu'il tente de dissimuler, une certaine affliction, un certain désespoir. Tentant de demeurer impassible, il s'apprête vraisemblablement à diriger un chant, et ce, de sa main gauche.

Soudain, les premières notes de l'orgue allemand se font entendre. Le premier accord répété trois fois me saisit. Je tremble. Je reconnais le largo de George-Frédéric. Si beau, mais si terrible à la fois. Je reconnais également la sensibilité et la précision des doigts de mon frère musicien. Les pulsations s'enchaînent, tout doucement.

Au fond de l'église, j'aperçois quatre hommes qui portent solennellement un somptueux cercueil d'un brun foncé. Sur le dessus repose un immense bouquet de roses rouges. L'une d'entre elles, légèrement différente, retient mon attention. Sous ces roses sont déposées cinq enveloppes cachetées contenant des lettres rédigées à mon intention.

Le cortège funèbre s'avance lentement. Je prends finalement conscience de la situation qui se déroule sous mes yeux. Je tressaille. Il n'y a rien de plus effroyable que de voir sa propre fin se dérouler devant soi, d'autant plus que je ressens surtout une passagère sérénité à l'observer. La mort doit être vécue jusqu'au bout, semble-t-il.

Puis, le rythme de l'orgue ralentit gravement. Un mouvement retient mon attention au-devant de l'église : mon directeur de chorale vient de se tourner vers le jubé. Il fait signe au chanteur de commencer. Pendant quelques secondes chancelantes, le chant se fait attendre. L'instant est dramatique. Enfin, au dernier instant, le chanteur se lance.

Je tressaute.

Du haut du balcon de l'orgue, c'est un Jérémie incertain qui entame les premières notes, haut perchées, de l'Ombra mai fu. Je me mets à pleurer. Je lève les yeux vers lui et je l'aperçois, bouleversé. Quel déchirant spectacle que de l'observer chanter d'une voix assurée mais éphémère ce cri du cœur !

Cependant, ses yeux pétillent. Non pas d'un affligeant désespoir, mais d'une force intrinsèque qui lui a permis de triompher sur le deuil et, malgré sa peine, de réussir à y voir un peu de lumière. Jérémie a une âme sensible, mais il n'a pas reculé devant la mission monumentale que je lui avais prié d'accomplir. Je lui en suis éternellement reconnaissant.

Subitement, des rayons de soleil rouges, verts et bleus tombent sur ses yeux, l'aveuglant un court instant. Je tourne mon regard vers le vitrail d'où ils émanent. Regardant vers le

ciel, je réalise que je serai un ange dans la vie de Jérémie. Et dans celle de tous ces gens.

Puis, dans un ultime élan de liberté, je m'avance vers le ciel, l'inconnu, les étoiles. Je m'avance vers l'imaginaire.

Ite missa est.



Sagrada Família, Barcelone
Photo : Maxime Fournaise (2013)

Remerciements

Mon grand frère m'a un jour fait réaliser qu'un livre publié peut être considéré comme une œuvre d'art, et ce, spécialement dans la réalité fulgurante de notre monde gouverné par l'information et les technologies. C'est donc avec énormément de fierté que je vois mon roman court se faire publier alors que je n'ai que 20 ans.

Avec beaucoup de fierté, mais également avec beaucoup de reconnaissance.

Tout d'abord, merci aux éditions Belle Feuille pour avoir dit « oui » à mon projet, exauçant un rêve que je chéris depuis mon enfance.

Ensuite, merci à ceux qui ont porté les yeux pour la première fois sur mon manuscrit et qui ont sagement su me conseiller : Éliane Beauregard-Lacroix, Catherine Bednarczyk, Thiziri Bencherif, Jérémie Boivin-Côté, Léandre Bouchard, Andréanne Chevrier, Thomas Cybertowicz, Jhasua Daniel Gatica-Chacon et Jessica Laprise. Votre aide et surtout votre amitié sont deux grands cadeaux que la vie m'a généreusement offerts.

Finalement, en réalisant que la vie a toujours été belle et bonne pour moi, j'en conviens que je me dois de remercier ma famille. L'amour inconditionnel de mes parents, de mes cinq frères et de ma sœur est sans prix : je leur dois tout.

Le bonheur est tout autour de nous. Il ne suffit, après tout, que de se souvenir du petit prince qui sommeille au profond de notre cœur.

Sommaire

Prologue	9
Chapitre I.....	15
Chapitre II.....	21
Chapitre III.....	25
Chapitre IV.....	31
Chapitre V.....	37
Chapitre VI.....	43
Chapitre VII.....	47
Chapitre VIII.....	53
Chapitre IX.....	59
Chapitre X.....	65
Chapitre XI.....	71
Chapitre XII.....	77
Chapitre XIII.....	83
Chapitre XIV	91
Chapitre XV	97
Épilogue.....	103
Remerciements	111

Les Éditions Belle Feuille

68, ch. St-André St-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6
Tél. : 450.348.1681 Courriel : marceldebel@videotron.ca
Web : <http://www.livresdebel.com>

Distribué par BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2
Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087
Courriel : libraires@bayardcanada.com

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

TITRES PAR CATÉGORIE	AUTEURS	ISBN
Anecdotes de vie <i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
Autobiographies <i>Ça s'est passé comme ça...</i> <i>Le crapuleux violeur d'âmes</i> <i>Une histoire de taxis</i> <i>d'ataxie ou La dernière illusion</i>	Normand Paquette Monique Richard Emmanuelle Poirier St-Georges	978-2-923959-65-8 978-2-923959-50-4 978-2-923959-67-2
Autofictions <i>Tout peut arriver (épuisé)</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
Biographies <i>Maman et la maladie</i> <i>« d'Eisenhower »</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
Cas vécus <i>Enveloppez-moi de vos ailes</i> <i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i> <i>L'instinct de survie de Soleil</i> <i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Huguette Lemaire Carole Poulin Gabrielle Simard Stéphane Flibotte	978-2-923959-48-1 978-2-9810734-7-1 978-2-9810734-3-3 978-2-9811696-4-8
Essais <i>Au jardin de l'amitié</i> <i>De l'aurore à la brunante</i> <i>Les Jardins,</i> <i>expression de notre culture</i> <i>Univers de la conscience</i> <i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Collectif Viateur Tremblay Pierre Angers Yvon Guérin Alexandre Berne	978-2-9810734-2-6 978-2-923959-64-1 2-9807865-3-5 2-9807865-7-8 978-2-9811696-3-1
Nouvelles <i>La Vie</i> <i>Lumière et vie</i> <i>Quelqu'un d'autre que soi</i> <i>Une femme quelque part</i>	Marcel Debel Marcel Debel Micheline Benoit Micheline Benoit	2-9807865-0-0 2-9807865-1-9 2-9807865-4-3 2-9807865-2-7

Poésie

<i>À la cime de mes racines</i> <i>Un miroir sur ma tête</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i>	Lucie Marceau	978-2-923959-63-4
<i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>Odyseus</i>	Brigitte Jean	978-2-923959-68-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
-------------------	----------------	-------------------

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i> <i>Contes de l'au-delà</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>En quête du passé</i>	Chantal Valois	978-2-923959-58-0
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Les petits princes</i>	Jean-Baptiste Roberge	978-2-924530-00-9
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et Hélène dans</i> <i>la naissance de la nouvelle Terre</i>	Fred Ardève	978-2-923959-59-7
<i>Oscar et les</i> <i>Vendanges du Seigneur</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Romans fantasy

<i>L'Arbre à Bulles :</i> <i>Tome 1 - Le Leilos</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-60-3
--	--------------	-------------------

Sciences-fictions

<i>Collection Espadia :</i> <i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements</i> <i>au sein de l'espace</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8



Âgé de 20 ans, **Jean-Baptiste Roberge** est étudiant en médecine à l'Université McGill. Il compte se spécialiser, d'ici quelques années, en pédiatrie. Il est également enseignant de piano, guide touristique et assistant à la gestion de stages en biosciences.

Les petits princes se veut une réflexion sur la vie. Le périple de son protagoniste est terriblement cruel, mais également – et surtout – profondément lumineux. Après tout, la conscience de la vie à portée des doigts que l'on peut perdre à tout moment est une chose que l'on se doit de se rappeler. Sinon, la routine s'installe et le petit prince qui sommeille en chacun de nous disparaît.

Emmanuel, jeune chanteur et pianiste de douze ans au langage teinté par la sagesse du légendaire petit bonhomme d'Antoine de Saint-Exupéry, nous rappelle l'importance de la vie et ainsi devient pour nous un symbole d'espoir, et ce, à son insu. Alors qu'on lui annonce brusquement un pronostic qui le conduit prématurément sur son lit de mort, Emmanuel puise dans ses réflexions une force inégalée qui lui permet d'attaquer la mort avec courage et d'en faire la consécration de sa vie. Plus conscient que jamais d'être pleinement lui-même, il bouleverse ses semblables et les marque pour toujours d'une passion inépuisable. À travers la mort qui le menace et les personnages qu'il rencontre, Emmanuel choisit délibérément d'accomplir l'ultime compromis de la liberté en s'élançant vers l'imaginaire. Toutes les barrières ainsi levées, l'énigmatique garçon peut exprimer ses plus profondes pensées et, malgré l'injustice d'une vie qui l'écrase sans compassion, il réussit à inonder l'épilogue de son existence d'une douce lumière d'espérance.

